

ECOLE ET REPRESENTATIONS

TAYEB KENNOUCHE [*]

RESUME

Les approches agencées jusqu'alors pour lire l'école semblent se caractériser par une certaine redondance qui traduit l'enfermement théorique dans lequel se trouve être cette institution. Pour s'en éloigner, cette communication se propose de rassembler les éléments au moyen desquels une autre manière de s'intéresser à l'école devient possible.

Il ne s'agit donc pas de présenter les résultats définitifs auxquels aurait conduit une enquête achevée, mais de réfléchir surtout sur les termes susceptibles de la structurer. Dans cette perspective, les filles scolarisées seront utilisées comme une catégorie de lecture de l'institution scolaire.

L'école au féminin

Avant de commencer, j'aimerais préciser que cette communication prend en charge une réflexion sur un segment structuré à l'intérieur d'un projet plus large initié par un groupe d'universitaires. La communication que nous avons donc le plaisir de vous aujourd'hui est consacrée à un thème pour lequel, je présume, chacun d'entre nous a pu certainement apprécier les capacités de mobilisation de l'opinion publique. Néanmoins notre objectif n'est pas d'exprimer notre sensibilité dans ce forum où l'école se trouve être en débat.

Nous nous en éloignons au contraire pour marquer la distance qui doit être nécessairement prise par rapport à une institution qui trop souvent tenue pour être transparente, risque de nous condamner avec beaucoup de facilité à l'aveuglement. Cette rupture d'avec le sens commun n'est pas en mesure seule de produire la meilleure visibilité possible sur l'école.

Pour y parvenir, cette vigilance doit également savoir rendre suspecte toute la sociologie du soupçon que les anglo-saxons ont élaboré pour lire l'institution scolaire et que la sociologie française a eu l'occasion d'appliquer dans de nombreux travaux comme ceux de Bourdieu sur «la reproduction» par exemple ; nous nous en écartons également même si quelque fois nous en avons été très proche, car nous estimons que ce type d'approche a fini par enfermer l'école dans un enclos théorique, dans les limites duquel il n'y a plus rien à découvrir.

Et c'est pour se libérer de la tyrannie des théories déterminantes, qui pour triompher ont toujours eu à considérer comme insignifiants les phénomènes qu'elles négligent d'interroger ; que nous aimerions sauter par dessus cette clôture et nous intéresser à certains angles morts à partir desquels nous essayerons de voir d'une autre manière l'école

Cette manière est en fait une tentative menée pour restituer à la subjectivité de l'agent social son pouvoir d'intelligibilité qu'une certaine conception de la sociologie lui conteste.

Et l'intérêt que nous portons aux filles scolarisées et plus particulièrement à leur rapport à l'école et au savoir, nous permettra justement, dans le cadre de ce projet de recherche, de prendre en charge le questionnement de leur subjectivité pour éclairer la façon dont

elles s'approprient l'institution scolaire pour se donner le moyen d'une meilleure construction personnelle.

On aura alors vite compris qu'il ne s'agit pas pour nous aujourd'hui de vous communiquer les résultats définitifs auxquels aurait abouti une étude achevée. Nous aimerions seulement vous faire part et mettre en débat les éléments au moyen desquels nous comptons organiser l'approche de cette catégorie d'élèves trop souvent absente des discours que l'école a pu jusqu'alors susciter. L'intérêt que nous portons aux filles scolarisées est né au départ de deux observations :

La première est que les deux études que nous avons consacrées à l'école en milieu rural, nous ont révélé le fait qu'une décennie seulement a suffi pour que la bergère d'hier devienne le berger d'aujourd'hui.

En effet, si la jeune rurale aujourd'hui semble rencontrer moins de difficultés, moins d'obstacles, pour tronquer ses chèvres et ses moutons contre des cahiers et des crayons, son frère par contre se voit de plus en plus contraint de mettre un peu plus vite sa force de travail au bénéfice de sa famille. Cette inversion des rôles peut-être banale, parce qu'inscrite dans la quotidienneté des petites gens, illustre néanmoins à sa manière la vitesse avec laquelle l'école est en train de perdre au niveau du monde rural le mythe au pied duquel la fille était sacrifiée pour que le garçon reste le seul candidat désigné à la promotion sociale que l'institution est censée permettre.

La seconde observation est que depuis quelques années déjà les étudiantes occupent dans les amphithéâtres où beaucoup d'entre nous professent, un nombre toujours croissant de bancs. Constatation triviale diriez vous mais c'est à l'aide de ses deux observations que nous avons choisi d'écouter «l'herbe pousser».

Et c'est pour une écoute attentive, que nous avons alors consulté les statistiques les plus récentes, relatives à l'année scolaire 94-95, produites par le Ministère de l'Education Nationale pour nous rendre compte de la présence réelle des filles engagées dans le circuit scolaire. Mais pour ne pas nous perdre dans le maquis des chiffres, nous nous sommes sciemment limités à la lecture de certains éléments constitutifs du flux transitoire dans la mesure où celui-ci représente la dimension à partir de laquelle sera appréciée la qualité du séjour des filles à l'intérieur de l'institution scolaire.

Mais avant de nous pencher sur chacun de ces éléments à savoir le taux d'abandon, le taux de redoublement et le taux de promotion, nous aimerions quand même nous arrêter un instant seulement devant la progression que le taux de participation des filles connaît depuis 1962.

En effet, ce taux de participation était en 1962 de 36,37 %. Il passe une décennie après, c'est-à-dire en 1972 à 38,74 %. En 1982 il atteint 42,41 %. En 1992 il est de l'ordre de 46,34 %. Le véritable sens de cette progression ne se trouve pas dans la simple lecture de cette évaluation chronologique des taux de participation. Il est au contraire exprimé d'une décennie à une autre par l'augmentation de l'écart de

progression lui-même. En effet, cet écart passe de + 2,7 % pour la première décennie c'est à dire 1962-1972, pour atteindre à la troisième décennie 1982-1992 un écart positif de + 3,93 %. Cette situation nous offre alors l'opportunité de relever les éléments nouveaux susceptibles de permettre une étude différente de l'école d'où était exclue et/ou rejetée une forte population de filles. Aujourd'hui, au contraire, ces chiffres semblent illustrer la régularité avec laquelle, les filles s'éloignent de plus en plus de la situation où il était alors facile d'observer la forte mortalité scolaire dont elles étaient l'objet.

Si ces chiffres expriment le souffle nouveau qui conduit le taux de scolarisation des filles à progresser dans une large propension, à contrario, ils précisent l'allure avec laquelle les garçons sont en train de perdre l'avance scolaire qu'ils avaient depuis longtemps prise sur les filles scolarisées. Les filles sont désormais beaucoup plus nombreuses à être admises à l'école et tous les chiffres disponibles confortent cette tendance.

Mais ce qui est encore plus important à souligner c'est que le séjour qu'elles passent dans l'institution scolaire est de plus en plus long. Pour préciser la qualité de ce séjour, nous allons à ce niveau de notre intervention, nous intéresser donc aux éléments du flux transitoire dont il était question tout à l'heure. L'observation du taux d'abandon nous renseigne sur le fait que cette rupture volontaire d'avec l'institution scolaire est relativement plus importante chez les garçons ; pourtant dans un passé récent cette forme de déperdition scolaire était surtout courante chez les filles.

Le taux moyen des abandons, tous cycles et sexes confondus, s'élève à 14,6 %. Mais, si avec un taux de 16 %, les garçons enregistrent un nombre d'abandon supérieur à la moyenne ; les filles par contre semblent entretenir, avec un taux moyen de 13 %, une relation relativement persévérante, dirions-nous, avec l'école.

Cette persévérance se vérifie tout au long des étapes du cursus scolaire. En effet, pour le premier et le second cycle de l'école fondamentale, les garçons comptabilisent un taux de 3,7 % des abandons alors qu'à cette étape il est de 3 % pour les filles. Dans le troisième cycle, ce taux s'élève à 17 % pour les garçons, alors qu'il est seulement de 13 % pour les filles. Et enfin, au secondaire quand les garçons présentent à l'observation un taux de 27,6 % d'abandon, les filles continuent avec un taux de 22,6 % à être encore moins nombreuses à abandonner l'institution scolaire.

Il serait quand même symptomatique de remarquer que le troisième cycle qui, habituellement voyait le départ volontaire d'un nombre appréciable de filles, devient le lieu où s'exprime clairement aujourd'hui un indice de distance arithmétique qui leur est favorable.

Concernant le taux moyen de redoublement, les filles continuent d'occuper une position quelque peu avantageuse par rapport aux garçons. En effet, si pour les garçons le taux moyen de redoublement

dans le premier et le deuxième cycle est de 11 %, il n'est que de 6,5 % pour les filles.

Dans le troisième cycle, ce taux augmente aussi bien pour les uns que pour les autres. Mais bien plus pour les garçons (17,8 %) que pour les filles (10 %).

Cependant, si dans le secondaire, ce taux diminue très légèrement pour les garçons (17 %), cela peut résulter du fait que nombre d'entre eux préfèrent quitter l'institution scolaire dès leur premier échec au bac.

Il fut un temps où le redoublement était fatal pour la fille scolarisée ; il ne semble plus l'être, dès l'instant où le faible taux d'abandon qu'elle enregistre ne paraît plus être en mesure de témoigner de cette fatalité. Alors, parce qu'elles cumulent des taux d'abandon et de redoublement relativement faibles par rapport à ceux des garçons, incidemment les filles se distinguent par un taux de promotion appréciable.

Pour donner une information précise de ces taux, on dira qu'il est pour le premier et le second cycle de 85,8 % pour les garçons et de 89,7 % pour les filles. Pour le troisième cycle, il est de 65% pour les premiers et de 76,2% pour les secondes. Alors que pour le secondaire, ce taux de promotion baisse jusqu'à 55,2 % pour les garçons, cette réduction pour les filles est moindre ; elle est quand même de l'ordre de 65,2 %.

Nous tenons quand même à souligner le fait que cette manière d'utiliser les statistiques peut introduire une simplification qui risque de nous voiler des situations scolaires autant concrètes que réelles. C'est pourquoi une analyse multiniveaux nous paraît être plus indiquée pour rendre compte de toutes les formes possibles que le processus de scolarisation est susceptible de prendre.

Cette approche quelque peu quantitative n'a pas pour but de nous livrer le contenu de la boîte noire de l'école. Néanmoins, elle nous est utile pour déterminer le poids réel de la présence de plus en plus importante des filles dans l'institution scolaire. Car c'est justement cette présence que nous voulons questionner.

A notre sens l'examen de cette question requiert un traitement qualitatif, car il s'agit pour nous de savoir de quelle manière les filles négocient leur présence dans une institution où il ne suffit plus d'être, mais de se maintenir surtout et le plus longtemps possible.

Une étude sur la scolarisation des filles passe nécessairement par la lecture des rapports que les familles entretiennent avec l'école. De qualité différente, ces relations mettent inmanquablement en oeuvre des rapports particuliers au savoir. Cela peut paraître évident ; mais cette évidence risque d'être fondée sur la croyance en un processus de socialisation unidirectionnel que les nouveaux travaux sur le concept de soi (self-concept) peuvent rendre illusoire aujourd'hui.

Et c'est parce, que nous estimons que l'agent social n'a pas pour mission unique de reproduire de manière mécanique dans la société en général et dans l'école en particulier, les valeurs et les normes de

son milieu d'origine, que nous avons alors sollicité un groupe de jeunes lycéens et de jeunes lycéennes pour déceler dans les discours qu'ils tiennent sur l'école et sur le savoir, les capacités d'adaptation aux changements d'environnement auxquels ils se trouvent être confrontés.

Ainsi, des entretiens pour le moment exploratoires que nous avons eus avec ce groupe dans le but donc d'appréhender le rapport qu'ils ont à l'école et au savoir, nous avons choisi de vous rapporter quelques brefs extraits qui traduisent la manière avec laquelle les filles et les garçons expriment ce type de perception.

Alors quand un des lycéens déclare :

Une lycéenne réplique :

"القرائية للجائحين و المعيشة للفقيرين"

Une lycéenne réplique :

"قيمة المرأة في أقرابتها"

Et quand un autre ajoute :

"القرائية أتفكرك و التبرنيس إربحك"

Une deuxième souligne :

"البنيت اليوم تفتن بالقرائية"

Si de tels discours traduisent la façon dont l'école se trouve être pensée par son public, ils nous renseignent également sur les sollicitations distinctes dont elle peut être l'objet de la part des filles et des garçons. Ainsi, tout se passe comme si au moment où le désenchantement scolaire gagne les garçons, les filles, elles, semblent redoubler de scolarité.

Cette mobilisation à l'école qui singularise les filles résulterait du fait, qu'à la différence des garçons, elles attendent de l'école autre chose qu'un emploi. Mieux qu'un emploi elles attendent d'abord la construction de la meilleure image de soi.

C'est pourquoi la crainte de l'échec les oblige à la réussite et la peur de l'enfermement dans l'espace domestique les condamne à garder ouvertes les portes de l'école. Car, plus qu'un territoire et plus qu'un destin, l'institution scolaire représente pour les filles un des rares endroits où il est encore possible d'apprendre l'estime de soi.

Qu'il me soit alors permis de vous lire une partie de l'entretien que nous avons eu avec une jeune lycéenne âgée de 17 ans : excellente élève dans un lycée d'Alger, Mounira est aussi une ménagère accomplie, malgré son jeune âge.

Mounira aurait aimé partager avec les membres de sa famille l'amour qu'elle a pour l'école et les satisfactions qu'elle en tire. En fait ils ne sont

sensibles qu'au temps qu'elle leur consacre pour leur repos. Ecoutez Mounira nous parler :

«.....à la maison je ne vauX que par la propreté et le rangement que chaque jour je dois fournir. De cela ma famille tire une grande fierté. Elle pense voir dans le renouvellement quotidien des tâches que j'accomplis sans rechigner, la réussite de l'éducation qu'ils m'ont donnée. Mais je suis piégée par le réconfort que ce genre de fierté me procure, car j'aurai aimé qu'ils tirent cette fierté du temps que je prends sur mes heures de sommeil pour me consacrer à mes études. Cela fait mal, très mal d'être seulement considérée comme une bonne ménagère lorsqu 'on est surtout très bonne élève....».

Certainement que par l'école, beaucoup de filles croient pouvoir se libérer d'un espace familial souvent étroit mais toujours contraignant. Mais l'école aussi aura peut-être tout le temps de leur apprendre durant leur séjour devenu de plus en plus long, à supporter le poids réel d'une émancipation fictive. C'est grâce à l'institution scolaire peut-être que les filles scolarisées pensent être en mesure de faire leur histoire, mais savent-elles quelle histoire elles sont en train de faire ?

Notes

[*] Maître de recherche associé au CREAD - Enseignant
à l'Institut de Sociologie - Université d'Alger